

L'ÉCOLE DE LA PEUR



*Notre école depuis 1880,
celle de Jules Ferry.*



De Sylvain Rochex

SOMMAIRE :

Introduction. p.3

I) Les professeurs sont des agents d'un Etat mafieux, criminel et ploutocratique. p.5

II) L'Enfermement des êtres : l'école est une prison. p.12

III) Surveillance intégrale. p.14

IV) La laideur et la dureté. p.15

V) Compétition et capitalisation par étapes organisées machiavéliquement. p.18

VI) Immobilité. p.22

VII) L'ennui. p.23

VIII) La méchanceté des profs. p.24

IX) L'égo très spécial des profs. p.34

X) La peur totale à l'école : celle de mourir. p.42

Introduction

Pour commencer, y'a t-il effectivement « *rapport* » entre les professeurs et les élèves ? Oui, mais il n'est pas « humain » selon Krishnamurti :

« A partir du moment où vous parlez ès qualité, vous détruisez effectivement le rapport humain. La position de supériorité implique le pouvoir, et lorsque c'est ce que vous recherchez, consciemment ou inconsciemment, vous entrez dans un monde de cruauté. »

Autres termes que l'on peut questionner « *relation* » et « *rencontre* » :

Il n'y a évidemment pas non plus de *relation* ou de *rencontre* en situation scolaire comme nous le pointe John Holt :

« Il ne peut jamais y'avoir de rencontre réelle, vraie et sincère, lorsque l'une des personnes détient du pouvoir sur l'autre. »

Notons au passage que ce propos est tout aussi valable pour la plupart des rapports parents/enfants. Continuons avec John Holt :

« L'une des raisons pour lesquelles l'école est rarement bénéfique aux enfants mais leur est par contre presque toujours nocive, c'est qu'ils n'expérimentent aucune rencontre réelle avec leurs professeurs. Les professeurs ne sont pas eux-mêmes, ils jouent un rôle. Ils ne parlent pas de leur réalité, ce qu'ils savent, de ce qui les intéresse, de ce qu'ils aiment, mais seulement de ce que prévoient les programmes, les livres du maître et les séquences de chaque séance (par exemple avec des indications telles que : "lancez une discussion sur...") Ils ne réagissent pas naturellement, avec franchise, ni aux actions ni aux besoins des enfants, mais en fonction des réactions dictées par des règles. Ils sont sans cesse en train de se demander : "Et si je fais ou dis ceci ou cela, ou que je laisse les élèves faire ou dire ceci ou cela, vais-je avoir des problèmes ?" ; puis ils agissent en fonction de la réponse à cette question. »

L'école de la peur qui est la notre se fonde au premier chef sur cette absence de rapport humain, de relation et de rencontre réelle.

Nous allons décrire cette situation scolaire (notre matrice), qui est totalement infertile et destructrice de l'amitié, des individus et *in fine* de la société et de l'environnement.

Note importante : nous allons décrire le cadre général, il faut lui ajouter les sévices, crimes et délits caractérisés.

Ce dont nous allons parler est pratiquement tout aussi valables concernant le rapport parents/enfants et pour le rapport Élus/Électeurs, et de façon générale pour tous les rapports de domination qui détruisent bêtement la vie.

Toutes les spiritualités et philosophies du monde ont toujours fort justement opposé le concept d'Amour à celui de Peur (plutôt qu'une opposition Amour/Haine car chacun a bien vu que la haine tire sa source de la Peur). Or le milieu dans lequel nous nous développons et luttons pour croître (notre matrice) est un milieu intégralement constitué par la peur. Nous vivons dans une société basée sur la peur : la peur de l'autre, la peur de l'avenir, la peur d'être malade, la peur d'être exclu, la peur de manquer. Cette société a pour matrice principale l'école qui est bien une école de la peur. Et c'est la peur qui est la cause de toutes les soumissions. Si on souhaite l'auto-gouvernement d'une société d'adultes égaux et responsables, il faut mettre un terme à cette matrice de la peur.

« Face aux attentes de mes éducateurs, j'apprends la crainte de les décevoir, de ne pas en être reconnu, aimé, valorisé... Quotidiennement et plusieurs fois par jour, j'apprends ainsi la peur La peur est apprise, en effet. Même si elle se colporte et se répand dans l'humanité depuis des millénaires, elle n'est pas, pour autant, une fatalité, une donnée naturelle. Le mécanisme de la peur est simple : un danger ou une menace (réelle ou supposée) et des ressources propres qui sont (ou que j'estime) insuffisantes pour affronter ce danger. Il est aisé, à partir de ce principe, de générer et d'entretenir la peur, et d'en tirer profit – et l'éducation y recourt fréquemment, sciemment et, de toutes manières, intrinsèquement. » JP. Lepri

I) Les professeurs sont des agents d'un Etat mafieux, criminel et ploutocratique.

Les profs ne sont pas même pas des éducateurs, ce sont des « agents ».

Les profs sont des AGENTS, des agents de l'État Français. Ils sont donc en situation de conflit d'intérêt permanente, ils ne savent pas qui servir : l'État ou les individus ? Formés et conditionnés à servir l'État et à l'État, payés par Lui, contrôlés, surveillés par Lui, nullement outillés pour émanciper, ayant arrêté d'apprendre pour la plupart, ils servent tous l'État. Et l'État, lui, sert les intérêts des riches, des multinationales et organise la destruction de la vie. Si les profs sont des agents, les élèves sont fatalement en posture de patients.

Les professeurs se sentent sûrement légitimés par leur solde mensuelle (ce sont donc des soldats), mais que répondent-ils à Léon Tolstoï qui disait : « *Les gouvernements protègent et récompensent les hommes à proportion de la part qu'ils prennent à l'organisation du mensonge.* » ?

Ils répondraient sûrement qu'ils voudraient/devraient être plus payés et je serais en la matière entièrement d'accord avec eux, car le service rendu à « l'organisation du mensonge » est effectivement énorme, gigantesque et surtout crucial et déterminant ! pour toute la marche, au pas, de la nation.

Avec les Élus, mais on le sait moins, les profs sont les pires traîtres du peuple. Ils violent et corrompent lentement les âmes au profit d'un État séparé de nous et de la ploutocratie. Ils sont les ouvriers de l'hétéronomie individuelle et collective : sociale, matérielle, et politique. Ils sont là pour que chaque individu soit dépossédé de sa vie et de lui-même. Bref, ils sont là exactement pour l'inverse que ce pourquoi ils croient être là.

Sur cette notion très importante d'agent, Milgram a parfaitement cerné le problème avec sa fameuse expérience et son livre « *Soumission à l'autorité* ». L'état agentique qu'il décrit ci-après concerne radicalement le professorat :

« Typiquement, l'individu qui entre dans un système d'autorité ne se voit plus comme l'auteur de ses actes, mais plutôt comme l'agent exécutif des volontés d'autrui. A partir de ce stade, son comportement et son équilibre interne subissent des altérations si profondes que l'attitude nouvelle qui en résulte met l'individu dans un état différent de celui qui précédait son intégration dans la hiérarchie. C'est ce que j'appellerai l'état agentique, par quoi je désigne la condition de l'individu qui se considère comme l'agent exécutif d'une volonté étrangère, par opposition à l'état autonome dans lequel il estime être l'auteur de ses actes. Un individu est en état agentique quand, dans une situation sociale donnée, il se définit de façon telle qu'il accepte le contrôle total d'une personne possédant un statut plus élevé. Dans ce cas, il ne s'estime plus responsable de ses actes. Il voit en lui un simple instrument destiné à exécuter les volontés d'autrui.

Une fois converti à l'état agentique, l'individu devient un autre être, présentant des aspects nouveaux qu'il n'est pas toujours facile de relier à sa personnalité habituelle. Il est particulièrement désireux de se montrer compétent et de faire bonne impression à l'homme de "science". Il mobilise toute son attention à cet effet. Il suit les instructions à la lettre, s'efforce d'assimiler correctement la technique du stimulateur de chocs (ndlr : voir expérience de Milgram) et se laisse complètement absorber par le souci d'exécuter au mieux les manipulations qui lui sont confiées. Dans le cadre de l'expérience, la conscience de la souffrance infligée à l'élève s'estompe au point de devenir un détail négligeable, une incidence mineure des activités complexes du laboratoire. (ndlr : "les activités complexes du laboratoire" peut être pris dans un sens métaphorique pour évoquer par exemple l'organisation d'un grand état)

Prenons l'exemple d'un président directeur général au cours d'une réunion de travail avec ses subordonnés. Ceux-ci ne perdent pas une de ses paroles. Si des collaborateurs placés au bas de l'échelle expriment les premiers des idées intéressantes, il y a de fortes chances pour que personne n'y prête attention. Si le président les reprend, elles sont accueillies avec enthousiasme. Chacun de nous a tendance à accorder plus d'importance à l'autorité qu'à l'individu. Nous voyons en elle une force impersonnelle dont les diktats l'emportent sur le souhait ou le désir d'un simple mortel. Les détenteurs de l'autorité acquièrent pour certains un caractère suprahumain. L'homme est enclin à accepter les définitions de l'action

fournies par l'autorité légitime. Autrement dit : bien que le sujet accomplisse l'action, il permet à l'autorité de décider de sa signification. C'est cette abdication idéologique qui constitue le fondement cognitif essentiel de l'obéissance. Le changement agentique a pour conséquence la plus grave que l'individu estime être engagé vis-à-vis de l'autorité dirigeante, mais ne sent pas responsable du contenu des actes que celle-ci lui prescrit. L'argument de défense le plus fréquemment invoqué par l'auteur d'un crime odieux en service commandé est qu'il s'est borné à faire son devoir. En se justifiant ainsi, il ne fait que se reporter honnêtement à l'attitude psychologique déterminée par la soumission à l'autorité. Pour qu'un homme se sente responsable de ses actes, il doit avoir conscience que son comportement lui a été dicté par son "moi profond. La culture n'est pratiquement jamais parvenue à inculquer à l'individu normal l'habitude d'exercer un contrôle personnel sur les actions prescrites par l'autorité. C'est la raison pour laquelle cette dernière constitue un danger bien plus grave pour la survie de l'espèce humaine. »

Vous voyez donc, grâce à Milgram qu'un des premiers problèmes absolument catastrophique du professeur est son intégration dans un système d'autorité et de hiérarchie.

Sur ce grave problème d'état agentique, on peut aussi citer Léon Tolstoï :

« A toi qui occupes la position de propriétaire, de spéculateur, de fonctionnaire, d'élu, de prêtre et de soldat, tu sais fort bien que tu occupes ta situation nullement dans le but désintéressé de maintenir l'organisation de la vie nécessaire au bonheur des hommes, mais bien dans ton propre intérêt : la satisfaction de ta cupidité, de ta vanité, de ton ambition, de ta paresse et de ta lâcheté.

Si tu ne désirais pas cette situation, tu ne ferais pas tout ce qu'il faut pour t'y maintenir. Essaie seulement de ne plus commettre les actes cruels, perfides et vils que tu ne cesses de commettre pour te maintenir dans ta position, et tu la perdras aussitôt. Essaie seulement, élu ou fonctionnaire, de ne plus mentir, de ne plus participer à la violence organisée ; prêtre, de ne plus tromper ; militaire de ne plus tuer ; propriétaire ou producteur, de ne plus défendre ta propriété par la chicane et la violence organisée, et tu perdras aussitôt la situation que tu prétends qu'on t'a imposée et qui semble te peser. »

« Toutes ces violences, c'est grâce à eux [ndlr : les agents serviles] qu'on peut les commettre. (...) Toutes ces injustices et cruautés ne sont devenues habituelles que parce qu'il existe des gens toujours prêts à les commettre servilement, car s'ils n'existaient pas, ceux qui donnent les ordres n'auraient jamais osé même rêver ce qu'ils ordonnent avec une si grande assurance. (...) Toutes ces actions comme celles de tous les tyrans, depuis Napoléon jusqu'au dernier commandant de compagnie qui tire dans la foule, ne s'expliquent que parce qu'ils sont enivrés par la puissance que leur donne la soumission des hommes prêts à accomplir tous leurs ordres et qu'ils sentent derrière eux. Toute la force réside donc dans les hommes qui accomplissent de leurs mains les actes de violence. »

Un aspect important de cette posture d'agent est trop souvent éludé : les profs sont payés par l'État. Bien-sûr que dans notre société fondée sur l'idéologie du travail, sur la division du travail, sur la religion de l'école, et sur la loi de l'argent, on a du mal à critiquer cet aspect comme il le faudrait. Il faut pourtant prendre tout le recul nécessaire : l'État rétribue ceux qui éduquent (relire la phrase de Tolstoï sur le but des gouvernements en la matière). Une fois le problème de l'intervention de l'État écarté, ce qui demeure n'est pas tout blanc pour autant, loin de là : on peut et on doit tout autant mettre en question, le simple fait d'être rémunéré pour transmettre du savoir... Car dans tous les cas de figure possibles, on éduquera dans le sens qui plaira à celui qui nous paie, dans l'intérêt de celui qui nous paie (autant que dans le notre donc). On n'éduquera jamais dans le sens de la *parrhésia* (c'est-à-dire de la parole vraie, du courage de la vérité).

Autre point : quand on sait quelque chose ou qu'on maîtrise une technique, nous avons tous ressenti que la plupart du temps, l'opération de transmission, n'est point un sacrifice, bien au contraire, c'est un pur plaisir. Si on rétribue pour éduquer, c'est donc bien pour payer à la fois la quantité et l'aspect industriel et répétitif de l'éducation. Tous les profs sont corrompus par leur solde et l'adage le dit fort bien : *« on ne mord jamais la main qui nous nourrit »*, les velléités de changement du système scolaire formulées par les profs font vraiment pitié et ils sont en prime nombreux, très nombreux, à se vanter de vouloir « changer les choses de l'intérieur » - discours aussi vieux que Jules Ferry. Mais les

profs ne connaissent pas vraiment l'histoire de l'Éducation Nationale et encore moins celle de la critique de l'Éducation Nationale. Quand on s'intéresse au degré de radicalité de ce « prof qui veut changer les choses de l'intérieur » (sacré personnage !), il faut un microscope, ça dépasse rarement les idées du grand révolutionnaire de l'Éducation Nationale, le politicard : Philippe Meirieux ou autres idiots utiles du système. En général, « le prof qui veut changer les choses » encense Philippe Meirieux ou même actuellement Céline Alvarez, et s'intéresse, le soir dans son lit, aux "pédagogies nouvelles" (cette « opposition contrôlée » - le sempiternel trio : Montessori, Steiner, Freinet).

Bref, ne plus jamais se laisser berner par « le prof qui veut changer les choses » serait un bon début, car il ne veut rien changer du tout, citons d'ailleurs là-dessus Henri Roorda, tout y est : « *Le pédagogue n'aime pas les enfants. Il ne les aime pas assez, puisqu'il ne proteste pas contre le régime scolaire auquel ils sont soumis.* »

Le salaire des profs joue un rôle très important dans l'ensemble du rapport prof/élève et pourtant, avez-vous remarqué comment tout est fait pour l'éluder ? Qu'un prof explique à ses élèves son intérêt personnel à la situation scolaire, est très très rare. Nous passons même tous, le plus clair de notre scolarité à penser que le professeur est là pour nous, alors qu'il est là pour lui et pour l'État.

Le conflit d'intérêt dont nous parlions plus haut est double. Le prof est là pour l'intérêt de l'État et les siens propres (mêlés à ceux de l'État). Vous imaginez bien que l'intérêt des individus, l'intérêt pour la vérité, et « l'intérêt général » s'en retrouvent en difficulté voire totalement anéantis.

Un mot de plus concernant l'intérêt de l'État :

En tant qu'agent, il y a dans la personne du professeur la présence d'un « *NOUS* » qui est le même que celui d'un parti politique : c'est le nous de l'État. Encore un point commun avec les élus : les profs sont bien des représentants de l'État. De là, d'ailleurs, le mot *INSTITUTEUR* (celui qui institue la nation, celui représente l'institution) ; la connotation positive de ce mot, devenue quasi *ROMANTIQUE* depuis quelques décennies grâce à la propagande (avec son diminutif affectueux « Instit' ») est donc extrêmement douteuse, dérangeante voire choquante. Dans le prof et dans

l'Institut', il y a un « NOUS », mais dans un état oligarchique et ploutocratique comme le notre, ce n'est pas le nous du peuple et de l'intérêt général. Sur ce sujet, il nous faut rejoindre cette merveilleuse Simone Weil avec « sa note sur la suppression générale des partis politiques » ou bien ses « Commentaires de textes pythagoriciens » (dans « Intuitions pré-chrétiennes »), S. Weil qui sait si bien dissenter sur les problèmes inhérents aux différents NOUS :

« Les membres d'un nous ne peuvent pas être liés par une harmonie. Ils sont liés par eux-mêmes et sans médiation. Il n'y a pas de distance entre eux, pas de place vide entre eux où puisse se glisser Dieu. Rien n'est plus contraire à l'amitié que la solidarité, qu'il s'agisse d'une solidarité causée par la camaraderie, par la sympathie personnelle ou par l'appartenance à un même milieu social, à une même conviction politique, à une même nation, à une même confession religieuse. Les pensées qui explicitement ou implicitement enferment la première personne du pluriel sont encore infiniment plus éloignées de la justice que celles qui enferment la première personne du singulier ; car la première personne du pluriel n'est pas susceptible d'être prise dans un rapport à trois termes dont le terme moyen soit Dieu. C'est pourquoi Platon, s'inspirant très probablement des Pythagoriciens, nomme animal tout ce qui est collectif. Ce piège est le plus dangereux qui soit tendu ici-bas à l'amour.

La justice surnaturelle, l'amitié ou l'amour surnaturel se trouvent enfermés dans toutes les relations humaines où sans qu'il y ait égalité de force et de besoin il y a recherche du consentement mutuel. Le désir du consentement mutuel est charité (ndlr : bien comprendre charité simplement comme "L'amour du prochain"). C'est une imitation de la charité incompréhensible qui persuade à Dieu de nous laisser notre autonomie. »

On retrouve là bon nombre de points que j'aborde dans mon texte sur le *polémos* ou dans les propos de Jacques Ellul sur l'harmonie. L'harmonie ne peut exister en elle-même et les "JE" sans égalité dans la différence, sans autonomie, et les NOUS (où disparaissent les "JE") posent problème.

Et l'idée de ce NOUS de la Nation, qu'on retrouve donc dans l'agent de l'État, on la retrouve aussi épisodiquement dans le « groupe classe ».

Ainsi, on voit comment toute amitié est impossible en situation scolaire , par le jeu alternatif des « JE » et des « NOUS » sans égalité de rapport. Soit c'est la première personne du singulier qui est exaltée dans l'inégalité, celle du prof qui place tous les autres égos (exaltés dans l'inégalité aussi) sous sa dépendance. Soit, c'est la première personne du pluriel qui brille de mille feux à travers la présence d'un représentant de l'État et de la nation, ou à travers le groupe classe. Cette solidarité du groupe-classe (souvent créée par l'institution scolaire elle-même), vient le plus souvent en solidarité, en imitation, et en connivence avec le « nous » de l'État, jamais sous la forme révolutionnaire vis-à-vis du prof ou de l'institution scolaire. Les moindres « JE » qui s'affirment indépendamment de la logique scolaire ou dans l'égalité et l'autonomie, sont matés (par le prof ou par le « nous » de la classe). S'ajoute à ce merdier, le « NOUS » des parents (autre « parti politique » hideux du monde scolaire)...

Mais ce qui n'apparaît donc jamais, c'est la *philia*, l'amitié entre personnes différentes, indépendantes, libres et autonomes , c'est-à-dire entre des « JE » qui tendent à s'affirmer dans l'égalité et dans leur différence, pour se connaître eux-mêmes, pour mieux ensuite disparaître au profit de la rencontre de l'autre et de la charité : « l'harmonie est l'unité des contraires. »

Sur la grave participation des profs à la violence des gouvernements (et donc à l'esclavage), je vous invite à lire Tolstoï sur la nécessaire destruction des gouvernements (dans « *l'esclavage moderne* »).

Il nous faut impérativement démystifier le professorat une bonne fois pour toute. Actuellement, à cause de notre histoire scolaire et de la propagande, les profs récupèrent au quotidien encore trop de prestige, de plaisirs égotiques et de reconnaissances. Comme pour les élus, il faudrait que petit-à-petit, le rapport s'inverse et qu'il apparaisse plus honteux et vicieux à n'importe qui d'embrasser cette fonction que de revêtir une quelconque noblesse. Comme pour les élus, il faudrait se mettre, enfin, tous, à leur demander quotidiennement de mettre un terme à leurs méfaits et donc de démissionner rapidement.

II) L'Enfermement des êtres : l'école est une prison.

Évoquons maintenant le contenant et l'atmosphère générale de l'école. Les élèves d'hier et d'aujourd'hui (d'ici et d'ailleurs) sont des "*individus disciplinaires*" selon la formule et le concept de Foucault, et rien d'autre.

« Les quatre murs de la classe constituent une contrainte incompressible, résistants aux efforts successifs de « nouveaux pédagogues ». Ils limitent aussi bien le déploiement de l'art de l'enseignant que les aspirations exploratoires des élèves. Au-delà des réformes et des discours d'ouverture, la classe demeure un espace qui dresse un mur entre l'enfant et son milieu familial, son environnement naturel, son réseau social, et qui le prive des multiples occasions éducatives émergeant d'un milieu diversifié et non contrôlé. » Thierry Pardo

Le contenant est une véritable prison, et ce n'est aucunement une image, c'est *réalistement* une prison, un bocal hermétique, un sanctuaire inviolable officiellement protégé par l'armée (on l'oublierait !), avec des portails à pics, et bien souvent de nos jours : de la vidéosurveillance. C'est en fait assez évident qu'il en soit ainsi puisque face à l'horreur et à la nocivité de la situation scolaire, la nature nous hurle intimement de nous échapper (même si, rapidement, nous apprenons tous à réprimer ce hurlement afin de ne plus jamais l'entendre). Vivre-dans-la-peur, l'être humain semble malheureusement être en capacité de s'y habituer, c'est « la peur coutumière » (qui s'installe pour toute la vie) dont nous parle Catherine Baker :

« En réalité, Marie, avant de concevoir toutes les bonnes raisons qu'on a de ne pas mettre les enfants à l'école, j'ai agi spontanément, comme d'instinct, pour t'éviter de vivre toute ton enfance dans la peur. À l'école, on a peur. (...) À la mère dont le petiot hurle au premier jour de la maternelle, on dit: « Il va s'habituer ! » C'est effectivement ce qui se passe. On s'habitue. La plupart oublie même qu'ils ont eu peur, qu'ils s'y sont accoutumés. Le pli est pris. Ils ont peur toute leur vie, ne savent plus de quoi. C'est là que réside l'atrocité de la souffrance obscure. (...) j'ai essayé d'éviter ce qu'il était en mon pouvoir, d'écarter de ton enfance: la sombre cochonnerie de l'institutionnalisation des rapports de peur entre adultes et enfants. Car

cela n'était en rien nécessaire. (...) pourquoi aurais-je permis que tu vives la peur pour la peur, pour le pur apprentissage de la peur coutumière ? »

L'enfermement, qui permet à la peur de proliférer, est à la base (au génome) de la situation scolaire.

« Je m'installe dans un coin de la classe et j'observe. Quel spectacle désolant ! Tous ces enfants assis, muets et inattentifs, emmurés, appelés chacun à son tour à ânonner, obéissants et éteints. Quelle tristesse ! La seule qui semble prendre plaisir à cet exercice, c'est l'enseignante qui exerce son petit pouvoir dans l'inconscience totale. A la récréation où les pauvres prisonniers vont hurler leurs frustrations dehors, l'enseignante, au lieu de venir me parler, à moi cet intrus dans son petit monde fermé, va prendre un café rapide et s'emmure dans des corrections. Pauvres enfants abandonnés de leurs parents, condamnés à cet asile d'aliénés qu'est devenue l'école ! Ma fille ne sera pas abandonnée. Je voudrais bien libérer tous les autres en même temps... » Léandre Bergeron

Pour empêcher la nature, la situation spatiale est celle d'une prison au milieu d'un désert car si nous nous échappons, ce ne pourra être qu'à la manière du colosse Indien à la fin du film « *Vol au dessus d'un nid de coucou* » autant dire que c'est quasi impossible. De nos jours, le futur déscolarisé, qui doit donc avoir la chance d'être de type « colosse Indien », qui défonce les barreaux de la fenêtre avec le bloc de douche (Cf : la scène finale du film susnommé) retrouve la campagne originelle et la solitude car l'école est totalitaire, elle recouvre tout. Notre « mouvement de déscolarisation de la société » (qui est un mouvement dans le sens littéral du mot mouvement et non un parti), voudrait d'ailleurs changer ça. « *La société est fatale, et la solitude impraticable* » nous dit fort justement Emerson. Nous voudrions donc lutter de toutes nos forces contre ce dilemme insupportable qui consiste pour l'homme moderne à devoir choisir entre mourir, dégénérer, se suicider (physiquement et intellectuellement) en société ou bien souffrir la solitude et le vide.

Cet enfermement physique est l'expression matérielle de la fermeture du savoir : « *L'enseignement scolaire n'est pas réellement conçu pour ouvrir à autre chose, mais est essentiellement fermé.* » nous dit Charlotte Nordmann. Nous avons donc affaire, en terme purement physique, à un

milieu fermé à tout point de vue. Il s'agit donc aussi d'un espace fini et défini, limité, au service de la rareté et du manque (condition de tout asservissement).

III) Surveillance intégrale

Le maître-mot d'une prison, sa réalité quotidienne, est la surveillance intégrale. Ainsi les lieux scolaires ont été conçus dans ce but. Anne Querrien, dans son excellent livre « *L'école mutuelle, une pédagogie trop efficace ?* » résume bien la situation :

« Rien ne doit être laissé au hasard, nous dit F.Buisson dans son Dictionnaire pédagogique qui était, sous la III^e République, la bible de l'enseignement primaire : " Les emplacements de l'estrade du maître, des tableaux, des modèles, des appareils de chauffage ne doivent pas être laissés au hasard... " " La classe doit avoir la forme d'un rectangle, toute forme polygonale ou circulaire est proscrite. " Tout a été mis en œuvre pour produire des écoles comme des petits pains : la classe est un moule unique, reproductible en autant d'exemplaires que possible. »

« L'espace scolaire est d'abord conçu pour que le maître puisse voir en permanence tous les élèves dont il a la charge. Le pouvoir est donné au maître de saisir l'ensemble des élèves d'un coup d'œil : c'est la première base matérielle de son pouvoir, pouvoir bien plus sûr que celui d'un maître qui frappe et qui ne voit pas pendant ce temps ce qui se passe derrière son dos. Toute une structure mentale s'est peu à peu élaborée à travers ces espaces rectangulaires et tristes, et y demeure maintenant attachée. »

« Non seulement les enfants doivent rester sans cesse sous les regards conjoints des autorités qui en ont la charge, mais ils doivent sans cesse garder le regard fixé sur le maître, et ne le porter par ailleurs que sur des objets, des lignes strictement contrôlées, propres à leur représenter l'autorité dont ils émanent. Le regard que l'enfant porte sur son école doit lui inspirer le sentiment de cette présence du pouvoir. »

Catherine Baker, dans son livre « *Insoumission à l'école obligatoire* », cite Michel Foucault concernant cet atroce « *principe de visibilité obligatoire* » :

« La plupart des gens ont oublié leur enfance. Sinon, jamais ils ne pourraient se conduire envers les mêmes avec un sadisme aussi bête. L'enfant vit en famille dans une menace vague qu'il peut d'autant moins circonscrire qu'elle se noie dans l'affection. A l'école, les sources les plus profondes de l'insécurité permanente, la peur de faire de la peine à ses parents, celle d'être séparé de ses amis, celle, bien enfouie, de jouer là tout son avenir, celle de devoir se reconnaître stupide, etc. ne se prêtent pas aux conversations entre mêmes. Michel Foucault dans "Surveiller et punir" a des réflexions parfaitement appropriées à l'institution scolaire sur le « principe de visibilité obligatoire » : « C'est le fait d'être vu sans cesse, de pouvoir toujours être vu, qui maintient dans son assujettissement l'individu disciplinaire. » Le pouvoir peut braquer le projecteur sur n'importe quel enfant, à n'importe quel moment : « Que faites-vous ? » »

IV) La laideur et la dureté

Certains réformateurs de l'éducation nationale voudraient peut-être changer le contenu et garder le contenant. Malheureusement pour eux, même les murs, les matériaux, et les objets sont atroces. On ne pourrait même pas conserver les murs et le matériel pour en faire autre chose. Ces lieux sont laids, anti-vie, et ils incarnent la laideur or, ce qui nous motive tous pour faire un nouveau monde, n'est-ce pas la beauté ? Les "permaculteurs" ont sans arrêt comme modèle la forêt et n'y a-t-il rien de plus opposé à une forêt qu'une école ou une usine ? Et le modèle des écoles, n'est-ce pas justement la prison et l'usine ?

Cette laideur n'est point un détail subsidiaire, c'est une intention première, c'est un choix politique calculé en lien direct avec les buts de ces bâtiments. Les matériaux employés sont de type industriels et artificieux : plastique, polymères, métal et toxique. Évidemment, rien de naturel, rien de "chaleureux", rien de "convivial", rien de rond, à fortiori rien non plus de "doux". Le bois, la pierre, la terre, le végétal, le tissu, tout ce qui "réchauffe" - le corps et l'âme avec - est évidemment proscrit et rigoureusement absent, l'objectif étant la laideur et l'agressivité des lignes - en harmonie avec les arrêts de bus JC Decaux - .

« *Le regard que l'enfant porte sur son école doit lui inspirer le sentiment de cette présence du pouvoir.* » nous dit encore Anne Querrien. Donc, ce sera rectiligne, tranchant même, froid, dur, gris, fixe, sans odeur ni saveur, artificiel, industriel, moulé sur gabarit, l'opposé du vernaculaire... les bâtiments scolaires sont faits pour lacérer les corps et surtout les âmes. C'est un lieu où l'on doit se cogner, qui doit nous cogner et où l'on doit se faire cogner. C'est un lieu qui doit désespérer, qui doit nous faire oublier la beauté, la chaleur et la rondeur du cosmos et des seins de notre mère.

Sur cette laideur citons également Christiane Rochefort :

« *Les bâtiments scolaires sont destinés aux enfants. Or, les anciens manifestent une pensée carcérale. Les nouveaux ressemblent à des cages. Tous sont parmi les plus laids et tristes édifices jamais plantés. Leur dessein architectural paraît de, ayant retiré le monde divers aux enfants, ne leur donner plus rien à voir. C'est une drôle de façon de penser aux enfants.* »

et encore Catherine Baker :

« *Avec la publicité, l'école est la plus magistrale entreprise d'imbécilisation. L'imbécilisation consiste à ôter à l'enfant tout envie d'entrer dans la compréhension du monde. Je ne dirais jamais assez les profonds ravages causés par le simple aspect sinistre des salles de classes (aussi bien les "modernes" que les "anciennes"). Un rapport américain avait fait quelque bruit. C'était une étude approfondie des écoles publiques aux États-Unis demandée par la Fondation Carnegie au Dr Charles Silberman, un homme tout à fait modéré. L'auteur du rapport soulignait qu'il fallait vraiment considérer l'école comme "allant de soi" pour ne pas s'apercevoir que tout dans l'aspect extérieur de l'école comme dans les relations entre maîtres et élèves "menait inmanquablement à la stérilisation des esprits" ».*

Et puis Krishnamurti :

« *La vie est authentiquement belle, sans rapport avec ce que nous en avons fait — une chose affreuse ; et vous ne pouvez en apprécier la richesse, la profondeur, l'extraordinaire beauté que si vous vous révoltez contre tout —*

contre la religion organisée, contre la tradition, contre cette société pourrie d'aujourd'hui — afin de découvrir par vous-même, en tant qu'être humain, ce qui est vrai. Ne pas imiter, mais découvrir. Il est très facile de vous conformer aux injonctions de votre société, de vos parents ou de vos professeurs. C'est un mode d'existence sans risques ni problèmes, mais qui n'est pas la vie, car il porte en germe la peur, la décrépitude et la mort. Vivre, c'est découvrir par soi-même le vrai, et cela n'est possible que lorsque la liberté est là, lorsqu'il y a en vous, au plus profond de vous, une révolution permanente. »

Et Raoul Vaneigem :

« Aucun enfant ne franchit le seuil d'une école sans s'exposer au risque de se perdre ; je veux dire de perdre cette vie exubérante, avide de connaissances et émerveillements, qu'il serait si exaltant de nourrir, au lieu de la stériliser et de la désespérer sous l'ennuyeux travail du savoir abstrait. Quel terrible constat que ces regards brillants soudain ternis ! Voilà quatre murs. L'assentiment général convient qu'on y sera, avec d'hypocrites égards, emprisonné, contraint, culpabilisé, jugé, honoré, châtié, humilié, étiqueté, manipulé, choyé, violé, consolé, traité en avorton quémandant aide et assistance. (...) pourquoi les jeunes gens s'accommoderaient-ils plus longtemps d'une société sans joie et sans avenir, que les adultes n'ont plus que la résignation de supporter avec une aigreur et un malaise croissants ? »

Et enfin Léandre Bergeron :

« Comment oser dire que les enfants qui ne fréquentent pas l'école ne vont développer leur sociabilité ? C'est tout le contraire que je constate. Car la socialisation forcée des écoles ressemble à la socialisation des prisons plutôt qu'à l'épanouissement des relations humaines chaleureuses. »

V) Compétition et capitalisation par étapes organisées machiavéliquement.

Les évaluations fondent également le circuit fermé du monde, les retirer créerait un trou d'air dans la cuirasse. Ce qui m'apparaît liberté et espoir semble être un vide effrayant pour ceux à qui je présente la fin de l'évaluation : "Mais comment on fait alors, si on n'évalue pas ? Il faut bien évaluer ". C'est quand même terrible de ne pas être capable d'imaginer l'appel d'air salutaire de ce vide qui n'est que momentané, et de demeurer à ce point-là terrorisé par le vide. Les profs étant avant tout payés pour évaluer (et cela leur donne en prime le sentiment d'exister et une légitimation), ce n'est peut-être pas demain que nos criminels de profs vont arrêter ce massacre quotidien.

La situation scolaire est totalement dénuée d'amour. Un professeur qui note n'aime pas. C'est un criminel. C'est le premier artisan de cette société affreuse, c'est le promoteur des guerres et de la lutte de tous contre tous. L'Éducation Nationale est un lieu totalement vide d'amour, pas une seule goutte, dans aucun recoin. C'est la forme de l'objet et ses outils de haine permanente, qui rend l'amour totalement impossible. Le but de l'école est la guerre entre les hommes. Celui qui dit diffuser de l'amour au sein de l'école est un grand hypocrite. Je te mets 9/20, et à toi 12/20, mais c'est avec amour bien-sûr ! Je vous viole l'âme avec amour, bien-sûr. J'introduis en vous l'ambition, la compétition, l'obsession du devenir, la corruption, l'obéissance, le conformisme, la tradition, l'individualisme, l'idée de réussite et d'échec, de développement vertical de votre personne, mais c'est avec amour bien-sûr ! Et au service de la fraternité, bien-sûr ! Je cautionne cette société pourrie de compétition et de lutte des places, mais c'est avec amour, bien-sûr ! Il y a l'école : l'acte quotidien contre l'amour, cette religion scolaire au service de la religion du fric, de l'égo, de l'avidité, et de l'ambition.

Collèges, Lycées, Universités, sont dans leur bulle, c'est effrayant. Le pire des entre-sois qui soit ! Les collèges et lycées fonctionnent en parfaite autocratie en la personne du proviseur. Les listes d'agrément de l'éducation nationale permettent d'assurer l'étanchéité parfaite. Les campus ont été installés en dehors des villes-centre. L'étudiant est souvent un expatrié qui ne peut se sentir citoyen d'aucune façon. La

menace des sectes et de certains groupes d'influence est sans cesse brandie pour justifier cette sanctuarisation et cette surprotection nocive qui empêchent les jeunes de développer leurs propres anti-corps.

« L'école a fidèlement évolué, ou muté, en harmonie profonde avec les besoins de l'Industrie et de ses services. En dépit de résistances internes elle est sa pépinière de matériel humain adéquat. Elle est calquée sur ses structures, et les transmet : soumission, compétition, ségrégation, hiérarchisation, et ennui mortel de l'âme. » Christiane Rochefort

Le principe horrible de l'Institution scolaire est si limpide : nous forcer à tous avancer sur un fil tendu au dessus du vide pendant si longtemps, de façon si harassante, que nous finissons tous par tomber, d'une manière ou d'une autre, à moment donné. Ainsi, on obtient une société de gens cassés, de gens qui ont pour toujours une vision mineure de leur être par rapport à l'ordre établi. De plus, deuxième partie du principe, ce fil, est une direction unique imposée qui aliène, pas à pas, chacun d'entre-nous pour nous mettre au service d'un système qui n'a rien à voir avec nos élans de vie initiaux (et exciter ce qu'il y a de plus vil en nous, non la vertu). Par quel moyen est-ce qu'on nous force : par un chantage affectif permanent, par notre besoin de socialisation, puis par un chantage à la survie qui vient s'ajouter.

« Sinon j'aurai fait tout ça pour rien ! ». Voilà donc donné en une hideuse expression un des outils principaux d'aliénation et d'emprisonnement des êtres par l'Institution Scolaire.

La scolarisation est non seulement une capitalisation (oui il y a un lien direct avec le capitalisme), mais c'est une capitalisation qui repose sur des franchissements de seuils et des droits d'accès. Ce jeu de franchissement de seuil qui emprisonnent totalement les êtres.

Et globalement, on peut dire que c'est le temps qui passe, autant que les diplômes, qui conduit à franchir les seuils. Pour franchir une classe, il faut patienter une année scolaire ; pour franchir le bac, il faut attendre d'atteindre l'âge de 17-18 ans. Ils sont sans arrêt des millions à attendre... au lieu de vivre. Ils attendent de vivre et ils ne savent pas que s'ils continuent dans cette voie, ils ne vivront jamais : ils attendront toute leur

vie. Combien sont-ils à dire « si je m'arrête de travailler à 55 ans, je vais avoir une retraite minable, et j'aurai fait tout ça pour rien, il vaut mieux que je continue, après ça ira.» (N'est-ce donc pas le même schéma qui dure depuis l'école ?)

Ce concept de seuil, d'étape, de niveau, (et donc de capitalisation), est énormément exploité par les jeux-vidéos depuis le début de cette industrie. Les fabricants de jeux-vidéos savent combien la psychologie humaine aime avoir la sensation de réussir à franchir des étapes, avec cette sensation que, avant le seuil : on peut encore TOUT perdre, et après le seuil, l'étape est définitivement « gagnée » (acquise), pour toujours !! ... (Alors que les Dieux se demandent depuis l'aube des temps ce que l'homme a gagné quand il dit justement avoir gagné....) Ça doit sûrement avoir avec l'adrénaline ou des choses comme ça. Les inventeurs de jeux-vidéos travaillent dur pour concevoir des jeux où les franchissements de seuil sont correctement étudiés et ajustés pour que le déplaisir ne l'emporte jamais sur le plaisir du défi et de la quête.

Dans les Institutions Scolaires (et puis après dans le "monde du travail"), on met au point des parcours qui reposent sur la même recherche. Des parcours pour que chaque individu pris séparément puisse dire à tout moment : « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour RIEN.» ou bien encore « Je continue car l'étape d'après est tellement énorme par rapport à celle que je viens de franchir ! Si jamais je réussis à la franchir, je serais tellement heureux ! »

C'est là où un machin comme le baccalauréat exerce une puissance hallucinante sur les êtres, puisque le commencement du jeu a été enregistré dans les consciences vers l'âge de 3 ans. Ainsi (seuil du Brevet des collèges mis à part), pour un élève de classe de seconde, âge qui correspond non seulement à des envies de rébellion mais aussi à la fin de l'obligation de scolarité (16 ans), s'il envisage d'arrêter, il aura la sensation très douloureuse d'arrêter un jeu qu'il a commencé à l'âge de 3 ans dont il a franchi des étapes intermédiaires (les classes) mais dont il n'a pas encore franchi le seuil suprême instituant la fin d'un Acte initié à l'âge de 3 ans ! (avec, on le rappelle, toute sa famille et toute la société qui lui en parlaient dès l'âge de 1 an, voire même quand il était encore dans le ventre de sa mère).

Mais comment donc ne pas voir que cette situation dans laquelle on nous place et qui nous conduit à penser : « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour rien. » n'est pas saine du tout (litote) et se trouve diamétralement opposée à l'amour ? Comment ne pas admettre qu'il s'agit d'une des violences psychologiques les plus subtiles et les plus perverses qui soient ? Comment ne pas finir par comprendre que nous amener à penser de cette manière, ça n'est jamais dans notre intérêt, mais dans l'intérêt d'autres personnes et dans celui d'un système oppressif et violent (de "violence organisée").

Mais voilà donc une pensée-clé et des phrases-clés qui doivent tous nous alerter : « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour rien. » ou « Je continue car l'étape d'après est tellement énorme par rapport à celle que je viens de franchir ! » pour se rendre compte qu'on est en train de se faire totalement avoir par un système, surtout dans la mesure où ce n'est jamais nous qui fixons les seuils. Ô bien-sûr, ils sont suffisamment forts pour nous faire croire que nous sommes nos propres bourreaux. Leur puissance est d'être totalitaire : en dehors de ce système où nous disons « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour rien. », il y a bien souvent effectivement ... rien.

Mais quand on se bat 4 jours et 4 nuits pour un marlin (Cf : Le vieil homme et la mer de Hemingway), n'est-ce pas toujours pour constater qu'il attire ensuite les requins ?

Quand on aime la vie, c'est le sentier de la vie qu'on aime, peu importe qu'il passe par un sommet ou dans un fond de vallée.

Alors, se dépasser, oui, mais avec chaque pas qu'on fait, et non à partir d'un parcours artificiels à étapes MACHIAVELIQUEMENT imposé et pensé par d'autres dans leur intérêt ou celui d'un système.

Ne jamais oublier que l'intérêt d'une journée de classe, c'est uniquement celui du prof à travers son salaire et que l'élève, lui, en se rapprochant d'une étape dans son parcours scolaire, s'éloigne toujours plus de lui-même. Un seuil dans le parcours scolaire c'est donc uniquement un mur

de plus qui nous sépare de nous-même, un qui monte jusqu'au ciel, une étape définitive, c'est vrai, pour la plupart.

Vivre en pensant « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour rien. » c'est vivre dans la peur, et c'est se mettre en chemin pour la reproduire sur d'autres. Combien sont ceux qui échafaudent en permanence pour les autres des parcours de peur une fois qu'ils ont acquis une place dans le système ! Et malheureusement pour nous tous, la vie n'est pas comme un jeu-vidéo, la cruauté est bien réelle.

D'ailleurs vous constaterez que toutes les fois où dans votre vie vous avez fonctionné avec le « Je continue car sinon j'aurai fait tout ça pour rien. » et que vous avez finalement franchi les seuils (croyant remporter votre mise !), eh bien, dix ans ou trente ans plus tard, ces périodes correspondent systématiquement à ce que vous regrettez le plus dans votre vie. Il s'agit en fait de toutes ces périodes où vous vous êtes laissés emporter par la doctrine du monde (Cf : le texte de Tolstoï ci-dessous) : *« la majeure partie des malheurs de sa vie sont provenus uniquement de ce que, contrairement à son inclination, il a suivi la doctrine du monde qui l'attirait. »* Tolstoï

VI) Immobilité

Sur l'immobilité mortifère attendue de l'élève citons Christiane Rochefort :

« Expropriation du corps. Bouclé là à six ans, après l'exercice préliminaire de la Maternelle - ambiguë, compliquée, importante, de plus en plus tôt la Maternelle. On tombe sur des chaises dures, et on écoute des mots pendant des heures. Est-ce par hasard que cette jeune créature croissante, cette boule d'énergie neuve, cet explorateur aventureux, est tenu immobile, pétrifié, confiné, réduit par grand soleil à la contemplation de murs, et à la rétention angoissée de la vessie voire du ventre, 6 heures par jour à temps fixe sauf récréés à minutes fixes et vacances à dates fixes, durant 7 années ou plus ? Comment apprendre mieux à s'écraser ? Ça rentre par les muscles, les sens, les viscères, les nerfs, les neurones. C'est une leçon totalitaire, la plus impérieuse n'étant pas celle du prof. La position assise

est reconnue néfaste pour la charpente les vaisseaux les canaux, et voilà comment votre Occidental a la colonne soudée, les tubes engorgés les poumons rétrécis des hémorroïdes et la fesse plate. Ça fait un siècle qu'on les voit les enfants gratter les pieds se tortiller, sauter comme des ressorts quand L'HEURE sonne (sans parler de 20 % de scoliotiques). Ces manifestations sont mises au compte de leur turbulence, pas de l'immobilité insupportable qu'on leur impose : le tort sur la victime. Non ce n'est pas un hasard. C'est un dessein, si obscur qu'il soit à ceux qui l'accomplissent. Il s'agit de casser. Casser physiquement la fantastique machine à désirer et à jouir. Que nous sommes, fûmes, avons été, tous, requiem. Tu ne vivras pas, tu n'es pas venu au monde pour ça. La machine est solide et résiste longtemps. Etre enfant c'est de l'héroïsme. Cette déclaration fera ricaner ceux qui ont oublié qu'ils ont été des enfants, qui ainsi se trahiront. »

VII) L'ennui

Sur l'ennui, citons Christiane Rochefort et Edmond Gilliard :

C. Rochefort qualifie les écoles ainsi : « les temples de l'ennui pré-industriel »

Edmond Gilliard oppose superbement l'ennui dans les écoles à l'amour (« le diable, c'est l'ennui » disait aussi le dramaturge Peter Brook...)

« Ce que l'enfant sait, c'est qu'il s'ennuie. C'est là sa science de la chose ; c'est là le fait réel de son «savoir actuel». C'est là l'objet immédiat de sa conscience ; c'est cela, l'évidence... Hélas ! il y a ennui dès qu'il n'y a plus amour. L'amour vrai crée l'irrésistible évidence du plaisir. Celui qui ne « devine » pas l'ennui ne communiquera jamais le savoir. L'amour cesse d'être légitime dès qu'il devient ennuyeux. (...) Répandre l'ennui, c'est, je crois, — c'est, certainement, — encore pire que d'exercer la violence ou de pratiquer l'injustice. L'ennui est plus nuisible, plus immoral que tout. Il ruine toute éducation en débilitant la nature, il énerve toute discipline, il anémie toute doctrine, il dessale toute nourriture, il ôte toute saveur à la conscience, il délave, lime. — L'injustice peut révolter, la violence peut

stimuler la résistance. L'ennui, profondément, écœure. L'ennui rend lâche. Une vigoureuse adversité fouette le sang, l'ennui instille sa torpeur dans les lymphes. »

A ce stade du discours, voulez-vous reprendre un petit bain de l'idée de « NEUTRALITÉ DE L'ÉDUCATION NATIONALE... » ? ...

VIII) La méchanceté des profs

Il est clair que tout homme de pouvoir est porté à en abuser et que le pouvoir corrompt toujours. Thucydide disait : « *Par une nécessité de nature, chacun commande partout où il en a le pouvoir.* » ; Alain disait que tout pouvoir ira toujours à fermer toutes les portes... Depuis la nuit des temps, des hommes réfléchissent sans cesse sur comment se protéger des abus de pouvoir, c'est là l'essentiel de la philosophie politique, mais ces découvertes et ces techniques, sont régulièrement étouffées, écartées,...

Je voudrais ci-dessous redéfinir la méchanceté et l'abus de pouvoir et prouver par là que le groupe des profs est radicalement méchant, dans le sens où ses membres se trouvent simplement dans une occurrence où ils peuvent faire mal, et comme ils le peuvent, ils FONT mal en permanence. Nous devons dénoncer les abus des hommes de pouvoir pour ensuite mettre fin aux prérogatives et aux symbolismes/mysticismes qui provoquent les abus de pouvoir et l'absence de consentement mutuel et de *philia*.

En matière de méchanceté, il n'y a pas de différence fondamentale entre les profs d'hier et les profs d'aujourd'hui contrairement à ce qu'on essaie constamment de nous raconter. Ça fait partie de la stratégie de l'Éducation Nationale de toujours faire semblant de changer et notamment en matière de traitement des élèves. La baguette faisait mal aux doigts certes, mais qu'est-ce qui faisait beaucoup plus mal encore et qui fait toujours aussi mal aujourd'hui ? : La situation. Ce rapport (inhumain). Cette ambiance. Cette domination. Cette compétition. Cette peur de l'adulte, cette peur de déplaire et d'être jugé par la négative, et ça, voyez-vous de Jules Ferry à aujourd'hui, rien n'a changé d'un iota. Les fondements de la méchanceté (et donc *in fine* les fondements de

l'obéissance et de l'aliénation) n'ont jamais été retirés. La méchanceté ne s'exprime par exactement pareil qu'au début du XXème siècle, mais son essence, sa puissance, son effectivité, son efficacité, ses causes, sont toujours là, intacts.

Les profs font mal et font le mal en permanence, car ils poursuivent tranquillement la seule chose qui nous fait du mal à tous depuis notre naissance : la mise sous dépendance et le chantage à l'amour. Cette chose nous fait mal à la fois sur le moment comme une brûlure vive et dans le long terme, car c'est la cause première de notre propre aliénation puisque nous allons diriger toute notre vie par rapport à ça, au lieu de nous développer dans l'autonomie. Les profs prennent le relais des parents sur ce point (ou disons, œuvrent de concert) et nous préparent ensuite pour être définitivement mûrs pour les prochains hommes de pouvoir qui vont venir : Patrons, Directeurs, Élus et compagnie. Les parents, puis les profs, préparent le terrain nécessaire pour qu'on vive la vie comme eux l'ont vécue, c'est-à-dire comme « *un troc permanent de la gloire ou du mépris où chacun reçoit une supériorité en échange de l'infériorité qu'il confesse* » (Jacques Rancière). A chaque nouvelle génération, on espère autre chose mais les profs sont là pour empêcher tous les nouveaux mondes possibles : « *La tâche du pédagogue : fonctionnaire timide, il inculque à ses élèves le respect et la docilité qui les pousseront toujours à faire "comme les autres". Et, ainsi, il rend encore plus incertain l'avenir meilleur vers lequel s'élancent les cœurs nouveaux.* » (Henri Roorda)

Nous sommes tous pareillement faibles sur ce point : nous marchons toujours dans les chantages à l'amour, car nous recherchons tous l'amour de l'autre et le plaisir qui est associé. Le gentil, celui qui nous aime vraiment, sera celui qui nous aime en continu et œuvre pour notre autonomie. Le méchant sera celui qui crée notre dépendance et un chantage à l'amour : un amour qui varie sans cesse, surtout en fonction de notre comportement ; un amour qui disparaît si nous nous émancipons complètement. Le méchant est notamment celui qui nous donne de l'amour quand nous nous soumettons, quand nous obéissons, quand nous correspondons à ce qu'il attend. Très tôt nous nous faisons berner là-dessus puisque le méchant in fine, après que nous ayons obéi, nous donne effectivement de l'amour, il devient gentil, il devient source de plaisirs et nous voilà complètement pommé. Le méchant veut notre soumission

uniquement et il est donc contre notre développement, contre notre liberté. Il est contre le fait de nous rencontrer et de trouver un rapport mutuel, puisque la rencontre suppose l'égalité et ce n'est pas ce qu'il cherche. Louise Michel disait que le pouvoir est maudit ; je dirais que de la même façon : le Professorat est maudit.

Sur le chantage à l'amour, lisons Gérard Mendel, c'est lumineux :

« Si le sujet ne se soumet pas, exprime une volonté propre, l'adulte marquera sa désapprobation en lui montrant qu'il ne l'aime plus. Le très jeune enfant, avant même l'apparition du langage, associera ainsi de manière irréversible, affirmation de soi et perte de l'amour de l'autre. Quand on songe à ce que l'autre représente pour un nourrisson — tout simplement la vie — on conçoit l'efficacité d'un tel procédé. De cette manière, le sujet ne pourra pas évoluer naturellement vers l'autonomie. Sa peur de perdre l'amour des adultes, soigneusement entretenue et cultivée, le marquera d'une empreinte ineffaçable qui est le conditionnement à la soumission. (...) Celui qui détient l'Autorité sera appréhendé comme un personnage tout puissant, et le réflexe de soumission conduira le sujet à une obéissance absolue — sous peine de déclencher la réaction de culpabilité et la peur d'un abandon, d'une exclusion. L'angoisse d'un tel abandon, d'une telle exclusion répétera, sans que le sujet en soit le moins du monde conscient, son angoisse originelle lorsqu'il était un tout jeune enfant, voire un nourrisson, menacé d'une perte d'amour. »

Nous voilà avec une définition extrêmement claire de la méchanceté : sont méchants, ceux qui se mettent (consciemment ou inconsciemment) en position pour convoquer en permanence cette angoisse originelle dont parle G. Mendel, ce chantage à l'amour, qui provoquera notre soumission et donc *in fine* notre aliénation. Ils sont méchants car ils nous font mal. C'est évidemment sur ce schéma que va se brancher le principe carottes et bâtons, récompenses et punitions. Nous sommes tous prêts à nous faire avoir par ce système, car s'il y a des bâtons, il y a aussi des carottes et nous perdons totalement de vue, le véritable amour, la véritable amitié, ce courant continu, ce pain de vie partagé, la *philia*, l'*agapè*, cette relation par consentement mutuel et réciproque. Nous nous mettons tous à fonctionner comme des chiens de compétition dressés pour rapporter des proies à notre maître. Les profs, TOUS LES PROFS, sont dans une

position, dans une situation, dans une occurrence où ils sont amenés à abuser et à être méchants. Ils sont pile là où il faut être pour jouer avec notre angoisse originelle de perte de l'amour, pour nous donner un amour sur courant variable, fonction de notre soumission et de notre obéissance... Pas de rapports humains, nous donnons seulement de bonnes ou de mauvaises réponses, comme dans l'expérience de Milgram, et le prof a les mains en permanence sur "le stimulateur de chocs".

Un professeur qui met des notes n'est rien d'autre qu'un pervers qui se venge. Comme un violeur qui viole parce qu'il a été violé. Le professeur a une infinité de points communs avec les élus, les patrons, les marchands en position dominante, les "programmeurs", et toutes ces personnes ("décideurs") qui se mettent stratégiquement en position d'avoir le droit d'élever ou de rabaisser arbitrairement autrui, de permettre ou d'interdire, d'ouvrir ou de fermer, de donner la vie ou la mort. Arbitrairement mais pas sans raison : ces individus élèvent et rabaissent les autres évidemment en fonction de ce qui leur permettra de s'élever du même coup. C'est bien la catégorie des méchants. Il faut *in fine* leur pardonner puisque ce comportement, est évidemment le signe d'un manque radical d'amour et d'un besoin de consolation abyssal. Il ne s'agit pas non plus d'essentialiser quiconque, de condamner quiconque. Tout prof ou tout Élu qui démissionnera cessera immédiatement les méfaits qui correspondent à la situation du professorat ou à celle d'avoir le pouvoir en régime oligarchique.

Les méchants sont ceux qui mettent l'autre dans une relation de dépendance, de manque, pour se sentir exister, pour contempler la soif, la faim, le manque dont ils sont les auteurs, que leur existence crée. C'est leur manière à eux de vivre l'amour (mais c'est totalement l'inverse de l'amour, puisqu'il s'agit uniquement d'égoïsme, c'est l'amour d'eux-mêmes qui est devenu insatiable).

Si le monde va parfois si mal, c'est qu'il est gouverné par ces méchants, ça, on s'en doutait. C'est exactement pour cela d'ailleurs qu'on arrive régulièrement à l'idée fondamentale depuis 2500 ans de philosophie politique qu' : « il ne faut jamais donner le pouvoir à ceux qui le veulent » (De Platon à Jacques Rancière, en passant par Montesquieu, Tolstoï, Alain et Castoriadis). Car ceux qui veulent le pouvoir sont justement les

êtres tout prêts à vivre du manque qu'ils vont créer dans autrui, des êtres tout prêts à jouir de celui qui va les supplier. (Puisque c'est précisément cela qui est recherché par eux, selon une mécanique décrite par Simone Weil : « Faire du mal à autrui, c'est en recevoir quelque chose. Quoi ? Qu'a-t-on gagné ? (et qu'il faudra repayer) quand on a fait du mal ? On s'est accru. On est étendu. On a comblé un vide en soi en le créant chez autrui. »)

Les méchants organisent leur existence pour trouver un poste, une fonction, qui leur permettra d'être continuellement dépositaire de quelque-chose qui va créer le besoin, le manque dans autrui. Et ensuite, ils gèrent un compte-goutte. L'autre vient chercher ses gouttes, alors qu'il voudrait un océan, alors parfois il craque, il enrage, mais c'est peine perdue, puisque le méchant se repaît de cette rage, ça lui fournit une preuve magistrale de son importance et de son existence supérieure (en prime, le méchant utilise toujours cette rage pour faire passer l'autre pour le méchant). Oui, ce sont donc les méchants c'est-à-dire les hommes de pouvoir et ça s'exprime dans tous les domaines de la vie. Il suffit juste de créer la dépendance et de l'entretenir par le chantage à l'amour, via un arsenal d'outils divers et variés (matériels et psychologiques). Les gentils ne font pas ça. Là aussi, il ne s'agit pas d'essentialiser quiconque avec la catégorie des gentils, mais cette catégorie reste bien utile pour disséquer les rapports humains. C'est dans l'égalité, dans le partage juste et équilibré qu'ils tirent leur satisfaction. Si parfois, ils créent un rapport de dépendance, un manque, c'est momentanément, c'est malencontreusement, c'est juste une erreur d'ajustement, un passage difficile. Les gentils cherchent les rapports d'égal à égal, et les entretiennent même si c'est un équilibre ardu à conserver dans la durée, ils n'ont pas BESOIN de créer le manque et de tirer sur la corde pour se sentir vivre.

Mais les Élus, les professeurs, les patrons, les chefs d'établissements et tous les chefs, et puis donc évidemment dans le domaine affectif, certains hommes vivent de la dépendance et du chantage à l'amour, l'organisent. Ce sont les êtres méchants, parce qu'ils font mal autour d'eux sans arrêt. Bien-sûr, nous arrivons tout simplement au cercle vicieux de la méchanceté : quand on comble un vide en soi en le créant chez autrui, le phénomène risque de se poursuivre à partir de la personne qu'on a maltraitée. Ça semble aussi machinale que de la thermodynamique.

Être avide, vouloir le beau, chercher la source de vie, c'est en chacun de nous et les méchants se placent donc stratégiquement en amont de toutes sortes de sources merveilleuse. A l'école, les sources sont principalement le savoir, l'idée de skholè, le sentiment d'exister, la socialisation, le droit d'évoluer, d'avancer (c'est pas rien !!!).

Le méchant, on le sait, n'a pas d'empathie et ne cherche rien à modifier puisque la souffrance de l'autre est la matière première de la nourriture dont il a besoin pour se sentir vivre, pour le remplir, pour combler quelque chose qui manque en lui. En fait, les méchants vivent continuellement d'un : « Tu as besoin de moi, hein ! Je le vois bien. Je la vois bien ta langue pendante. Je vois bien ta colère preuve que je suis indispensable pour toi » et ils ne vivent jamais la vraie vie. Ils ne se doutent même pas que s'ils arrêtaient d'être « méchant », de l'égalité pourrait jaillir la vie et le fertile, mais non ils préfèrent stagner, avec un compte-goutte, en plein désert, pour jouir des assoiffés autour d'eux pour qui ils sont immanquablement le centre, que dis-je, plus que centre - par ce mécanisme diabolique -, ils deviennent Dieu, une illusion de Dieu, ils sont le pourvoyeur de toutes choses. Ils sont en situation de distribution, ils passent leur vie à s'organiser pour être et rester indispensables. La première chose que l'on devrait tous faire, en face des méchants, c'est justement de se passer d'eux et de trouver comment les guérir par d'autres voies, mais c'est souvent très difficile, le gouffre d'amour en eux, fait un appel d'air gigantesque et aspire tout sur son passage... et leur chantage à l'amour marche trop bien,... le piège est si parfait,...

Je voudrais encore citer Simone Weil mais dans ses « *commentaires de textes pythagoriciens* » où il est en plus question du lien entre le divin et la géométrie.

« *Les choses indifférentes restent toujours indifférentes ; ce sont les choses divines qui, par le refus de l'amour, prennent une efficacité diabolique.* »
Qui me fait penser à l'expression « *la corruption du meilleur engendre le pire* » que l'on trouve chez Illich et beaucoup d'autres personnes.

Et comment ne pas rapprocher cela de l'école ? Comment ne pas voir que l'idée originelle de *skholè* en étant corrompue (notamment par le professorat), est devenue la chose la plus dangereuse ?

Une école, c'est un *pharmakon*, un outil inventé par l'homme qui peut être soit un remède soit un poison. Lorsque le *pharmakon* de l'école est entre les mains du pouvoir ou d'hommes de pouvoirs, alors il devient extrêmement toxique. La chose la plus toxique du monde peut-être. En ce sens, nous devrions peut-être veiller à ce que l'école ne soit pas un *pharmakon*, mais qu'elle soit uniquement rencontres, relations, rapports (mutuel, égaux, réciproques). Albert Jacquard disait justement que l'école devrait uniquement être le lieu de la rencontre des autres.

Tolstoï, lui aussi, quand il développe son « *principe de non immixtion* » de l'école et des profs (l'école et les profs ne doivent pas s'immiscer dans les êtres), il imagine une école libre qui ressemble plus à « la culture » qu'à un enseignement, des méthodes, des techniques et des outils.

Rencontre, culture, voici des concepts qui nous éloignent donc d'un *pharmakon* pour être sûr que personne n'en viennent à manipuler l'école et à mettre les êtres sous dépendance. C'est aussi pour ça que nous avons un gros problème avec « la culture » de nos jours, car elle a aussi été rendue *pharmakon* et puis ensuite détournée, manipulée, stérilisée, par les pouvoirs. On peut imaginer que la culture, que la rencontre des hommes mettent en œuvre des *pharmaka*, mais encore faut-il qu'ils soient décidés collectivement et que leur utilisation soit partagée équitablement entre tous.

Mais qu'en est-il du mouvement des dominés puisque « *là où nul n'obéit personne ne commande* » ? et selon l'angle choisi, je pourrais dire : puisque là où nul ne perd son autonomie, personne ne peut mettre l'autre sous sa dépendance.

Pour décrire ce mouvement des dominés, je donne la parole à Simone Weil (encore dans les « *Commentaires de textes pythagoriciens* ») :

« *Il peut arriver qu'un homme transporte la position centrale hors de soi dans un autre être humain, en qui il met son trésor et son cœur. Lui-même*

alors devient une simple parcelle de l'univers, tantôt assez considérable, tantôt infiniment petite. La crainte extrême peut produire cet effet aussi bien qu'une certaine espèce d'amour. Dans les deux cas, quand pour un être humain le centre de l'univers se trouve dans un autre, ce transfert est toujours l'effet d'un rapport de forces mécaniques qui soumet brutalement le premier au second. L'effet se produit si le rapport des forces est tel que toute pensée d'avenir chez le premier, qu'il s'agisse d'espérance ou de crainte, passe obligatoirement par le second. Il y a identité essentielle quant au caractère brutal et mécanique de la subordination dans les relations en apparence si différentes qui lient un esclave à un maître, un indigent à un bienfaiteur, un grognard à Napoléon, un certain type d'amoureux, d'amoureuse, de père, de mère, de sœur, d'ami, et ainsi de suite, à l'objet de leur affection. »

Il me paraît évident que le principe du mal se trouve ici : dans la mise sous dépendance d'autrui conséquence direct d'un vide en soi et son corollaire, se laisser mettre sous dépendance. C'est pour ça que toute l'astuce de l'Éducation Nationale est d'intervenir le plus tôt possible, sur les êtres les plus faibles et malléables possibles. L'Éducation Nationale ne fait qu'entériner et perpétuer en fait un monde de mise sous dépendance, un monde de chantage à l'amour, un monde de compétition avec carottes et bâtons.

Dépendance aux institutions. Dépendance à l'argent. Dépendance aux trusts agro-alimentaire par la destruction des moyens d'autosuffisance et notamment de la terre. Dépendance à des propriétaires immobiliers ou des moyens de production.

« *Le gouvernement par la contrainte* » (Raoul Vaneigem) n'est finalement pas grand-chose à côté de ce macro-système ramifié de mise sous dépendance (qui commence par l'école).

La première des mises sous dépendance que réalise l'école est celle concernant le savoir comme nous en parle Ivan Illich et puis John Holt :

« *Le professeur prépare à l'institutionnalisation aliénatrice de la vie en enseignant le besoin d'être enseigné. Une fois cette leçon apprise, l'homme ne trouve plus le courage de grandir dans l'indépendance, il ne trouve plus*

d'enrichissement dans ses rapports avec autrui, il se ferme aux surprises qu'offre l'existence lorsqu'elle n'est pas prédéterminée par la définition institutionnelle. » Ivan Illich

« Le plus fondamental des droits de l'homme est celui d'être maître de son esprit et de ses pensées. Cela implique le droit de décider soi-même comment on va explorer le monde qui nous entoure, celui d'évaluer ses propres expériences et celles des autres, et enfin le droit de chercher et de donner du sens à sa vie. Quiconque nous ôte ce droit, tout éducateur soit-il, s'attaque à l'essence même de notre être et nous cause une blessure profonde et durable. Car il nous affirme ainsi que nous ne pouvons pas nous faire confiance à nous-mêmes, même pour penser, que notre vie durant nous dépendons des autres pour connaître le sens du monde et celui de notre vie, et que nos propres interprétations, faites au regard de nos expériences, n'ont aucune valeur. Mon propos n'est pas d'améliorer l'"éducation" mais de faire sans, d'en finir avec ce système de formatage affreux et anti-humain, et de laisser enfin les gens se construire eux-mêmes ». John Holt.

Quelques lignes après le texte de Simone Weil que nous avons cité plus haut, elle poursuit :

« Il y a pourtant une exception. C'est quand deux être humains se rencontrent dans des circonstances telles qu'aucun ne soit soumis à l'autre par aucune espèce de force et que chacun ait à un degré égal besoin du consentement de l'autre. Chacun alors, sans cesser de penser à la première personne, comprend réellement que l'autre aussi pense à la première personne. La justice se produit alors comme un phénomène naturel. »

Et puis, plus loin :

« Seul le vrai renoncement au pouvoir de tout penser à la première personne, permet à un homme de savoir que les autres hommes sont ses semblables. (...) Les hommes n'aiment la richesse, le pouvoir et la considération sociale que parce que cela renforce en eux la faculté de penser à la première personne. Accepter la pauvreté au sens littéral du mot, c'est accepter d'être néant dans l'apparence qu'on présente à soi-même et aux autres comme on est néant en réalité. »

Donc, laisser à l'autre son autonomie, et ne pas chercher à prendre puissance sur lui via un chantage à l'amour, et chercher la charité, la rencontre mutuelle.

Tout ceci me fait penser à ce que dit Jacques Ellul sur la non-puissance.

« Nous pouvons être assurés que dans toutes nos situations de richesse, de puissance, de domination, d'expansion, de haute technologie, de croissance indéfinie, Dieu n'est pas. »

« Ce qui a constamment marqué la vie de Jésus, plus que la non-violence, c'est le choix en toute circonstance de la non-puissance. Ce qui va infiniment plus loin. La non-puissance n'est pas l'impuissance. Celle-ci est le simple fait que je ne peux pas faire ce que j'aurais envie de faire, ou devrais faire. La non-puissance est un choix : je peux, et je ne le ferai pas. C'est un renoncement. »

Les profs, les élus, les patrons, les parents, sont des êtres qui peuvent, et ils font. Tragédie !

« la non-puissance est une orientation permanente dans tous les choix de la vie et toutes les circonstances. On a une puissance, et on refuse de s'en servir. Tel est l'exemple de Jésus. C'est une des expressions les plus bouleversantes que cette considération d'un Dieu qui est le Tout-Puissant, et qui venant parmi les hommes prend la décision de la non-puissance.»

« cette orientation permanente et ce choix explicite de Jésus de la non-puissance nous placent actuellement dans une situation délicate. Car nous devons faire le même choix. Mais nous sommes placés dans une société qui n'a pas d'autre orientation, pas d'autre objectif, pas d'autre critère de la vérité que la puissance !

La science est devenue non plus recherche de la vérité mais recherche de la puissance, la technique est tout entière un instrument de puissance. Il n'y a rien dans la technique sinon de la puissance. La politique n'est ni le souci du bien et du juste ni l'expression de l'humain, elle n'a pas d'autre but que de réaliser, d'affirmer la puissance. L'économie quand elle se voue

à la recherche effrénée de la richesse des nations est en définitive elle aussi vouée à la puissance...

Notre société est l'esprit de puissance, la grande différence avec les sociétés antérieures est que sans doute celles-ci recherchaient aussi la puissance mais n'en avaient pas les moyens. Alors que notre société a maintenant acquis les moyens d'une puissance illimitée, si bien que nous sommes aujourd'hui placés dans la situation la plus difficile qui ait jamais eu lieu, puisqu'il nous faut récuser à la fois l'esprit de notre temps et les moyens employés. Sinon, si peu que nous cédions à ces puissances, nous trahissons Jésus, bien plus sûrement que si nous commettons tel ou tel péché individuel et limité : car c'est un choix de vie (dont la non-violence est une partie) et il n'y en a pas d'autre possible. Si le dernier mot est l'amour, il consiste à ne jamais exprimer ni marquer une puissance quelconque envers l'autre en toute circonstance.

Et seule la non-puissance aujourd'hui peut avoir une chance de sauver le monde...»

IX) L'égo très spécial des profs

Après avoir traité de l'état agentique des profs et de leur méchanceté radicale et théorique, parlons de cet Égo très très particulier du "professeur".

"Devenir prof" : il s'agit bien de cette forme incurieuse d'émancipation, à l'opposé de la philosophie et de la vie philosophique, qui consiste à incorporer avec satisfaction et un sadisme revenchard inconscient, la position du dominant en tant que miroir complet de notre ancienne position de dominé. "Devenir professeur" est typiquement cette bêtise qui consiste à passer simplement du camp des opprimés à celui des oppresseurs pour croire que l'on s'est enfin émancipé. Obtenir ce statut de prof de la part des autorités (l'État), qu'on obtient la plupart du temps quand on est encore plutôt très jeune, c'est une forme de rite falsifié et non sage d'un soi-disant passage à l'âge adulte. On devient prof au terme de ce long chemin scolaire aliénant, quand l'idée qu'un être humain peut et doit grandir dans la liberté et l'autonomie est définitivement anéantie. L'aspirant prof voit les choses ainsi : « Jusqu'ici, depuis 20 ans, j'ai

toujours eu besoin de professeurs et de l'institution scolaire, c'est pourquoi celle-ci a valeur déterminante et cruciale, et je vais devenir l'un d'entre eux. » Nous devenons prof quand l'idée d'autodidaxie n'est plus pour nous qu'une étrangeté plutôt rare.

Prenons l'exemple d'un de ces professeurs qui ont une matière (dans le secondaire). A quoi correspond la biologie pour "le prof de bio" ? Il s'agit avant tout du champ de savoirs qui lui a offert ce qu'il prend pour son émancipation, c'est le champ de savoirs qui lui a offert le droit de fanfaronner, de dominer, de punir, de sanctionner, d'acquérir un statut social relativement élevé (jusqu'à présent) et un salaire. Ainsi que nous l'exprime Henri Roorda : « *Un professeur accorde naturellement une grande valeur éducative à une discipline dont il a retiré lui-même un grand profit.* » Il y a donc une confusion quelque-part. Pour "le prof de bio", les élèves ne doivent pas apprendre librement le logos de la "vie", mais bien "la biologie", en tant qu'objet scolaire et scolarisant, déterminé par des programmes Étatiques (et exactement comme il l'a lui-même apprise) puisque cela permet apparemment de s'émanciper, de devenir prof ! Il y a reproduction sociale complète : le "prof de bio" imite radicalement son prof de bio du passé (comme un individu reproduit souvent les comportements de son père qu'il abhorrait pourtant). Quand il parle de "boîte de pétri", de "microscope" et de "photosynthèse", il ne s'agit point d'une langue et d'un savoir issus de son individuation, de ses recherches personnelles, de ce qu'il est, de ce qu'il aime vraiment, il s'agit d'un rôle, d'une imitation, d'un masque, d'un personnage de la catégorie AGENT, qui répète, qui reproduit, avec le plaisir niais de ne plus être à la place de l'enfant et de l'apprenant.

Devenir prof, c'est totalement rejoindre "le réseau de mafiosi des adultes", ce "réseau des métastases du pouvoir", dont nous parle superbement Léandre Bergeron :

« Il y a une complicité du monde adulte, qu'on la sente ou pas. Cette "entente" entre adultes qui nous fait croire qu'on est au pouvoir, qu'on est dominant, qu'on sait, qu'on a droit à, qu'on peut demander, qu'on peut se permettre de, comme la dame d'un certain âge qui croit avoir le droit de nous passer sous le nez dans une file sans s'excuser, comme le petit avocat

fier de son air supérieur. Il y a un fil de complicité qui lie les adultes entre eux comme un réseau de mafiosi.

Ce réseau de mafieux, je m'en souviens. Cette complicité entre les parents, les prêtres, les enseignants, les autorités, la police, les gouvernants, l'armée, tous les uniformes possibles et les hommes cravatés, les parents d'amis, les entraîneurs de hockey ou de base-ball, les moniteurs qui encore tout jeunes prenaient des airs d'adultes... Tous ces adultes partageant, dans une complicité plus souvent inconsciente, un pouvoir sur nous, les petits, les démunis, les enfants. Ils pouvaient en tout temps exiger des comptes.

"Qu'est-ce que tu fais ici ?" "Qui es-tu ?" "Pourquoi est-ce que tu as encore fait ça ?" "Réponds-moi. Est-ce que tu sais ? ..."

Cette complicité entre adultes dits "responsables", n'est-ce pas le cancer de notre société ? Ce réseau invisible qui relie des adultes consentants, n'est-ce pas le réseau des métastases du pouvoir ? Contrôler, dominer, exercer un pouvoir, commander, dire quoi faire, dicter, gouverner, exercer son autorité, pouvoir exiger, faire subir des épreuves, n'est-ce pas la fierté et la raison d'être de l'adulte "responsable" ? J'ai choisi de me désolidariser du monde des adultes dits "responsables", de tous ceux-là qui font partie de ce réseau invisible qui assure l'ordre social en perpétuant de génération en génération la soumission du grand nombre, en semant la terreur dans le cœur des enfants.»

Merci Léandre Bergeron ! Oui, rejoindre ce réseau de mafiosi des adultes décrit par L. Bergeron, c'est exactement le désir des profs. Nul autre désir. Comme nous le dit également Tolstoï : « A toi qui occupes la position de propriétaire, de spéculateur, de fonctionnaire, d'élu, de prêtre et de soldat, tu sais fort bien que tu occupes ta situation nullement dans le but désintéressé de maintenir l'organisation de la vie nécessaire au bonheur des hommes, mais bien dans ton propre intérêt : la satisfaction de ta cupidité, de ta vanité, de ton ambition, de ta paresse et de ta lâcheté. »

Donnons le principal segment de l'erreur suprême et radicale du "prof" :

Le fondement philosophique du savoir consiste en l'aveu même de notre propre ignorance fondamentale.

Or, ce statut officiel de prof et l'*éthos* tout entier du professorat nient radicalement ce fondement.

Le monde se meurt chaque fois que le titre de « professeur » est déposé dans quelqu'un. Car, que se passe-t-il dans la conscience de celui qui reçoit ce titre ? : La fin du principe premier de la connaissance :

« Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ».

Celui qui reçoit et accepte le titre de professeur aura beau essayer de redire pour son compte cet adage socratique, cela ne marchera plus, ce sera logiquement un mensonge. Si l'on accepte le titre de professeur, c'est qu'on souhaite dire au monde exactement l'inverse :

« Je suis quelqu'un qui sait, et qui sait davantage que celui qui n'a pas mon titre, car sinon, je n'aurais pas ce titre. Si je suis professeur, c'est bien que d'autres ne le sont pas. »

Les professeurs volent l'éducation dans le monde entier. Alors que nous aurions besoin que tous ceux qui désirent cultiver les autres puissent librement le faire, et que tous ceux qui souhaitent s'instruire puissent librement aller là où leur cœur (leur esprit) les portent. On limite l'exercice de l'éducation à une poignée de parvenus, qui croient savoir alors qu'ils sont les moins aptes puisqu'ils assassinent l'adage de Socrate en arborant le titre de "professeur" et puisqu'ils se mettent du côté de la Puissance, de l'injustice et de la violence organisée (L'État oligarchique et ploutocratique). C'est exactement comme pour le Pouvoir, si les moins aptes à gouverner sont ceux qui le désirent, les moins aptes à enseigner sont ceux qui ont, ou qui cherchent à obtenir, une distinction dans le domaine de l'enseignement.

Nous disons que le régime politique et le régime d'éducation sont les deux faces de la même médaille et il faut bien voir que cela est tout à fait cohérent avec les deux aspects de la contre-révolution platonicienne. Platon fonde « l'académie » au moment même où il écrit "La République" (Platon principal adversaire et fossoyeur de la démocratie directe, du théâtre libre, de la vie "tragique", de la vie philosophique indépendante et donc de l'autodidaxie...). Cette double existence d'un régime politique de

type gouvernement représentatif oligarchique et d'un régime d'éducation associé, serait donc né vers -387 Av. JC.

Continuons un instant avec Socrate et le deuxième fondement de la philosophie : le « Connais-toi toi-même. » et plus généralement "le souci de soi - le gouvernement de soi", que les profs assassinent également, de concert avec tous les hommes de pouvoir, selon le mot de Bossuet : « Il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même que d'avoir autorité sur les autres. »

Ainsi la position de professeur pourrait bien être la position la plus éloignée de la vie philosophique qui soit, puisque le prof affirme savoir et perd toute possibilité de se gouverner lui-même et/ou de se connaître. C'est pourquoi « professeur de philosophie » est un concept qui serait particulièrement et encore plus dérangeant, et potentiellement un oxymore. C'est toute la situation scolaire qui est anti-philosophique, c'est pourquoi la position de l'élève, par anamorphose complète de celle de l'enseignant, serait tout autant anti-philosophique. Si le professeur affirme savoir et perd toute possibilité de s'autogouverner à cause de sa position autoritaire, cela constitue la quête plus ou moins inconsciente de l'élève qui espère un jour être à la même place, être un jour celui qui sait et qui a autorité ou qui fait autorité. L'élève est celui qui s'active, s'oriente quotidiennement dans cette direction (pour passer un jour du côté des oppresseurs comme nous l'évoquions au début de cet article). De plus pour l'élève, accepter d'être dominé, d'avoir un ou des maîtres s'opposent forcément à la vie philosophique. Aucun élève et aucun prof du monde ne peuvent se revendiquer de l'anarchisme et de la posture révolutionnaire, même si cela est parfaitement pardonnable voire compréhensible, voire peut-être souhaitable, pour les plus jeunes d'entre-nous, disons jusqu'à la puberté. Bref, on pourrait tout autant discourir sur l'égo de l'élève, miroir de celui du prof, exalté par le prof, tout comme une importante timidité n'est qu'une expression miroir d'un orgueil gigantesque.

Le corpus des professeurs qui hantent nos cités et torturent les enfants depuis Jules Ferry repose totalement sur une croyance, sur un mythe : « Il est sans doute peu d'univers sociaux où le pouvoir dépende autant de la croyance, où il soit aussi vrai que, selon le mot de Hobbes, « *avoir du pouvoir* », *c'est être crédité de pouvoir* » (Bourdieu). C'est ce crédit de

pouvoir qui est désiré par chaque professeur et l'engeance des professeurs continue actuellement de punir la vie et d'empêcher la liberté en utilisant cette croyance. Leur rôle : briser chacun d'entre-nous avant qu'on ait le temps de trouver des chemins d'émancipation réels. Ce passage repose sur la présence d'un collectif (la classe et la classe d'âge) soumis au maître, désireux de plaire au maître et donc de se conformer (celui qui ne se conforme pas sera fessé (symboliquement) devant tout le monde, par le professeur). Les professeurs : ouvriers, prolétaires, continuateurs principaux du conditionnement à la soumission à l'autorité, enseignants d'une seule chose : l'hétéronomie globale, au service de la violence organisée. L'Égo des prof jouit en permanence de cette position de dominant qui leur permet d'élever ou de rabaisser un enfant à leur guise (par un chantage à l'amour, à la survie, par un système élaboré de carottes-et-bâtons).

Si on écoute chaque prof isolément, ils agiraient, chacun, dans l'amour et la bienveillance (et pour la Révolution ou l'évolution des consciences - oui, ils se prennent tous de nos jours pour le colibri de Pierre Rabhi...). La position de professeur est directement contraire à l'amour et je ne parle même pas du fait de distribuer des notes qui est une cristalline activité de haine que les profs pratiquent chaque dimanche dans la plus grande quiétude.

Au final ces personnages gênent radicalement l'apprentissage : « *Ceux qui veulent s'instruire sont gênés par ceux qui enseignent* » disait Cicéron, ou Piaget : « *Enseigner c'est voler aux enfants leur pouvoir d'inventer* ». Les professeurs sont radicalement nuisibles et donc radicalement inutiles : « *Les enfants ne sont pas seulement extrêmement doués pour apprendre; ils sont bien plus doués pour cela que nous. En tant qu'enseignant, j'ai mis beaucoup de temps à le découvrir. J'étais un enseignant ingénieux et plein de ressources, habile à élaborer des séquences de cours, des démonstrations, des outils de motivation et tout ce galimatias. Et ce n'est que très lentement et douloureusement - croyez-moi, douloureusement ! - que j'ai réalisé que c'était quand je me mettais à enseigner le moins que les enfants se mettaient à apprendre le plus.* » nous dit ce cher John Holt

Cette position d'agent, de méchant, et de personnage égotique tue évidemment la créativité, l'invention et la poésie (chez eux et chez les élèves) :

« Les professeurs sont des écoliers prolongés, des écoliers qui, terminé leur temps de collège, sont sortis de l'école par une porte pour y rentrer par l'autre, comme les militaires qui rengagent. Ce sont des écoliers ceux qui, au lieu d'aspirer à une activité d'adulte, c'est-à-dire créative, se sont cramponnés à la position d'écolier, c'est-à-dire passivement réceptrice en figure d'éponge. L'humeur créatrice est aussi opposée que possible à la position de professeur. » Jean Dubuffet, dans "Asphyxiante Culture"

« Le maître constitue pour l'écolier un modèle d'une espèce très particulière. Le Pédagogue que l'enfant aura sous les yeux pendant des milliers d'heures n'est ni un artiste, ni un inventeur, ni un artisan attaché à sa besogne ; ce n'est pas un homme qui cherche, qui fait des hypothèses, qui se trompe, qui se remet à sa tâche avec ardeur et dont l'activité serait contagieuse. C'est un monsieur instruit qui s'adresse à un jeune public de jeunes ignorants. S'il lui arrive de commettre une erreur, ses élèves échangent des sourires. C'est quelqu'un qui connaît d'avance la réponse à chacune des questions réglementaires qu'il aborde dans ses leçons. Ce ne sont donc pas des efforts, ce n'est pas une activité créatrice que l'on propose à l'imitation de l'enfant quand il est à l'école. S'il imite ses maîtres, c'est donc en leur empruntant leurs formules définitives. Et voilà pourquoi, l'ignorant est si souvent la caricature du savant.» Henri Roorda

Ainsi, devenir prof, c'est sans doute l'acte de reproduction sociale, le plus à l'opposé de l'invention, le plus criant qui soit.

Concernant cet Égo très très spécial des profs, laissons la conclusion-résumé à Catherine Baker (magistrale !) qui relève plusieurs points importants dont le complexe de supériorité que chaque prof entretient vis-à-vis de tous les autres profs (selon eux, si l'école, ça chie, c'est à cause de leurs collègues, mais pas à cause d'eux, eux, ils font les choses bien) :

« Ce sentiment de supériorité du jeune adolescent s'émerveillant de lui et de son regard sur le monde, c'est celui, identique, qu'on retrouve chez la plupart des enseignants. Ce n'est pas qu'ils soient forcément plus niais que

la plupart des mortels, mais on les a soigneusement entretenus dans cette idée assez ridicule qu'ils sont utiles à l'humanité parce que dépositaires et dispensateurs du savoir. Eux-mêmes se tiennent en immense estime : le « corps professoral » est atteint d'un narcissisme adolescent: il s'aime, il se plaint, il se critique, il se pardonne. Comment peut-on être professeur ? Rester toute sa vie dans les bâtiments scolaires doit certainement empêcher l'irrigation d'un cerveau au départ normalement constitué. Curieusement, les enseignants, dans leur ensemble, souffrent assez fréquemment d'un complexe de supériorité vis-à-vis de leurs collègues, de la bêtise desquels ils se méfient. Ces parvenus sont consternants de médiocrité. Sévère, mais juste, je répète que neuf enseignants sur dix sont des minables. Cela s'explique par leur recrutement ; par le fait épouvantable qu'ils restent à l'école toute leur vie et que ça rendrait névrosé n'importe qui, enfin parce qu'ils sont, pour la plupart, fonctionnaires et que leur fonction est d'entretenir un mensonge dégueulasse sur la « transmission » complètement mystificatrice du savoir à de prétendus « futurs adultes ». Eux qui sont les plus soumis des hommes aux préjugés du siècle ! Car c'est à eux, les professionnels (par opposition aux parents qui ne resteront toujours que des amateurs), qu'est confié le soin sacré de transmettre les idées préconçues tout ce qu'il faut savoir pour perpétuer la vie en société telle que nous la connaissons. Ils sont directement responsables du massacre des intelligences. Je ne crois pas que l'abrutissement général soit congénital. Les profs en sont les employés au même titre que les journalistes. Ils font d'ailleurs rigoureusement le même boulot. Ce n'est pas qu'ils soient autocrates dans l'âme mais de zélés serviteurs de l'institution qui ne peut fonctionner - c'est sa raison d'être - que dans l'obéissance aux règles. Serviles et despotiques, ils donnent la pleine mesure de leur petitesse face à l'inspecteur. »

Et pour la conclusion des conclusion (de cette partie), donnons la parole à Edmond Gilliard (à propos de l'Éducation Nationale) : « *Ce qu'on appelle l'ordre établi n'est qu'un état de violence entré dans l'habitude. Il n'y a pas d'injustice, d'injure, d'iniquité, d'indignité, de brutalité, de barbarie à qui la durée ne puisse conférer, par l'accoutumance « morale », une apparence de civilité, un air de décence, des dehors de bienséance. »*

Je vous renvoie également à ma série de citations sur l'ambition et je mets celle de Flaubert en exergue : « *Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit.* »

X) La peur totale à l'école : celle de mourir.

A l'école, on a peur et on apprend à avoir peur. C'est un régime de peur intégrale. Il y a toutes sortes de peurs quotidiennes bien-sûr, mais parlons de cette peur globale qui sous-tend ce système - et il s'agit forcément de la peur qui domine toujours toutes les autres - : la peur de mourir. Cette peur suprême est précédée de la peur de l'exclusion sociale, mais on sait très bien avec quelle célérité, on passe de l'une à l'autre, et comment finalement elles se confondent toujours anthropologiquement.

Chaque scolarité répond au schéma animal et dogmatique (le mot est archi-faible) suivant : « Je dois apprendre, et vite, je dois savoir, c'est-à-dire savoir répondre correctement aux questions en fonction du modèle, c'est-à-dire obéir, pour avoir des diplômes, qui me permettront ensuite d'avoir un "travail", un "métier", lequel me rapportera de "l'argent" (plus ou moins selon si j'ai bien travaillé à l'école ou pas) et par ce moyen, je serai accepté, je serai à l'abri du besoin, je ne dormirai pas dans la rue et j'aurai de quoi de manger. Et si j'excelle, je serai récompensé, je pourrais même vivre dans le confort, voire dans le luxe. Ma scolarité réussie est ce qui m'éloigne de celui qu'on appelle "un SDF", de la déchéance, de l'absence de toit et de nourriture, et me rapproche de la reconnaissance des autres et donc de la sécurité matérielle et affective. Si j'échoue à l'école, si je suis un raté, je pourrais en mourir, comme ce SDF mort de froid. Je finirai tout seul, à manger dans les poubelles, sans dents et ma vie sera très brève, remplie de souffrances physiques et morales. » Tous les adultes, en vertu de ce "réseau de mafiosi" dont parle Léandre Bergeron, sont de connivence pour entretenir ce schéma dans les enfants. Ha cet amour-menteur pour les enfants ! Je te fais peur pour que tu obéisses et que tu te conformes, mais je t'aime. L'amour n'est qu'un outil de premier choix, parmi les outils de servitude : "c'est pour ton bien", parce que je t'aime. L'amour des parents pour leurs enfants, c'est aussi

intense que "la subversion du christianisme" (Cf : Jacques Ellul) ou que l'imposture de notre régime politique. Une illusion, une très fine manipulation, une mystification, on nous paie de mot, et nous, on marche, on fait confiance, alors qu'on nous conduit à l'abattoir.

Voilà donc ce qu'on appelle "civilisation", "société", "République", "vivre ensemble", "la famille qui nous protège", un état de chose qui repose à tout instant sur la peur de mourir, la peur d'être exclu, la peur d'être dernier, rejeté par les siens, la peur de ne pas correspondre vu les risques encourus pour sa survie. Voilà donc cet état de chose (société, famille) que l'on affuble sans cesse de jolis mots fleuris qui n'est qu'un régime de peur intégrale : MARCHE OU CREVE. Voilà avec quoi la jeunesse de ce monde chemine. Voilà, ce qu'il y a dans le coeur de la jeunesse de ce monde à chaque instant (et dans le coeur de chacun de nous). Et sans refondre totalement (inverser !) cette matrice diabolique, nous voudrions conserver des aspirations à un monde qui serait beau comme ci ou comme ça ? Quelle blague !

Dès le départ, la matrice école nous intime au plus profond de nous-même que la distance, fusse-t-elle, infime, que nous prenons vis-à-vis du modèle social en vigueur nous rapproche (même un tout petit peu) de la mort. A chaque fois que nous nous écartons de ce qui est admis, attendu, VLAN, une logique implacable est là pour nous faire incorporer qu'on prend un risque pour notre survie future. C'est beau l'amour ! C'est beau la fraternité quand même !

En conséquence, ce régime de peur, donne naissance à des individus dont les caractéristiques premières seront l'insincérité, le mensonge permanent vis-à-vis de soi et des autres (pour correspondre), la vente mutuelle, la construction d'un personnage (de masques), de carapaces, l'incorporation de rôles - rien de plus adéquat qu'un rôle, qu'une fonction voulue par l'État, pour s'éloigner de la peur de mourir puisqu'on sera accepté sans détour, donc on se précipite sur les rôles -.

Les individus n'en sont pas puisqu'ils sont tous gorgés de schismes en tout genre : pour ne pas mourir, pour être accepté, on s'auto-découpe tous, à la machette, en fines rondelles. Les psychés sont de véritable temple du refoulé et du refoulement. L'histoire de nos 20 premières années à tous est

une histoire intégrale de refoulement. Et la "société" est composée in fine de gens qui sont les fantômes d'eux-mêmes, qui ne sont JAMAIS eux-mêmes.

Le sentiment de l'échec scolaire est égal à la peur de mourir. C'est un système totalitaire qui emporte chacun d'entre-nous.

Sylvain Rochex

2015 – 2016 – 2017